

## Sur le fil...

Lucile Bertrand est funambule. Son travail a la finesse d'un fil de nylon, dont la transparence n'a d'égales que la solidité et la force. Infiniment personnel, sans être jamais dépourvu d'implication sociale. Dans chacune de ses œuvres se lit l'attention portée à l'intimité individuelle, qu'elle transcende et relie aux problématiques collectives. Aussi me semblait-il naturel de l'inviter à intervenir rue Sainte-Catherine au *Comptoir du Nylon*, cet ancien magasin de bas à la devanture désuète, dans la vitrine duquel s'exposait jadis un petit univers de féminité et de séduction. Un commerce profondément ancré dans le vécu d'un quartier, aujourd'hui dévolu à des interventions artistiques participatives, mobilisant ce rapport particulier et affectif à la ville et à ses ressources<sup>1</sup>.

Durant tout l'été, avec *Bons baisers de...*, Lucile a proposé aux vacanciers en partance d'adresser une carte postale aux passants anonymes et aux habitants du quartier. Un mot, une pensée pour ceux qui sont restés. Jour après jour, l'artiste a suspendu les cartes dans la vitrine du magasin devenu poste restante : une ribambelle d'images du monde, aux côtés d'une impressionnante variété d'écritures manuscrites. Autant de tranches de vies, de fragments d'histoires individuelles, à la fois éminemment personnels et touchants de banalité.

Avec cette proposition, c'est tout le rapport à l'art qui est questionné. Le public ne contemple plus passivement un « produit fini », mais devient partie prenante d'un processus créatif sensible et accessible. Ce faisant, Lucile travaille à retisser ce lien fragile entre les gens et l'art d'aujourd'hui, trop souvent synonyme d'hermétisme.

*Bons baisers de...* n'est pas la première intervention « urbaine » de l'artiste.

En 2003, elle se lançait dans l'aventure *NéonNord – Art et prostitution*<sup>2</sup>. Un sujet indubitablement difficile à traiter, tant il charrie de souffrance, de culpabilité et de préjugés. C'est par l'affichage public que Lucile choisit de l'aborder, à l'issue de longues conversations avec ces femmes et hommes qui font, dit-on, le plus vieux métier du monde. En pleine ville, sous les regards incrédules des badauds de la très chic avenue de la Toison-d'Or à Bruxelles, Lucile appose ses questions, imprimées sur fond rose fluorescent, la couleur racoleuse des vitrines en période de soldes. « Elles ne savent rien faire d'autre ? » – « Un mal nécessaire ? » – « On fait le boulot de leurs bonnes femmes ? »... Autant d'idées toutes faites qu'elle a pris soin de traduire en espagnol, en turc, en russe... avec la complicité de femmes rencontrées au hasard.

Dépasant de loin le contexte de la prostitution, les affiches de Lucile remuent en profondeur nos consciences et certitudes individuelles en matière de sexualité, comme en témoignent les réactions parfois très agressives des passants. La force de son geste est proportionnelle à sa radicale simplicité : Lucile ne dénonce pas, ni ne revendique, elle interroge et nous renvoie à nous-même. Est-ce cela qui dérange, ou le souci de rendre visible ce qu'il est convenu de dissimuler ?

---

<sup>1</sup> *Le Comptoir du Nylon – 13, rue Sainte-Catherine* : une initiative de l'échevinat de la Culture de la Ville de Bruxelles.

<sup>2</sup> *NéonNord – Art et Prostitution* : une initiative de Projet Rousseau et de Espace P.

L'installation proposée dans la vitrine de *Stijl*<sup>3</sup>, à l'occasion de l'exposition *Le Petit Chaperon rouge*<sup>4</sup>, n'a pas manqué de déranger, elle aussi. On y voyait, suspendue à des aiguilles à tricoter, une grande pelisse de loup en laine rouge. Reliée à celle-ci, par le fil de laine qui la détricote, la pèlerine à capuchon de l'enfant. L'un semble né de l'autre, à moins que ce ne soit le contraire ? C'est toute l'ambiguïté du rapport unissant le bourreau à sa victime qui est ainsi suggéré. Pour compléter l'ensemble, l'artiste a posé au sol, telle une dépouille misérable et superbe, un manteau de fillette en fourrure rouge fendu sur une doublure de soie...

Un travail subtil et bouleversant, comme l'était en 2002 l'installation *Transit* au Petit Château<sup>5</sup>. Constituée d'armoires et d'armatures de lits métalliques sur lesquelles étaient dispersés de petits tas de cheveux, témoins anonymes de drames particuliers, ceux des réfugiés accueillis en cet endroit dans l'attente d'un statut.

Lucile avait pris le temps d'appivoiser ces gens. Elle a écouté leur histoire tandis qu'elle disposait les cheveux sur les lits, tenté de renouer le fil de leur destin brisé.

À l'évidence, Lucile Bertrand est aussi sensible qu'elle est déterminée et lucide.

Ses dessins, au trait sûr bien qu'à peine effleuré, touchant aux secrets enfouis et aux intimes replis de l'inconscient, comme ses actions urbaines, sont les facettes d'une œuvre complète et généreuse, nourrie par l'intérêt qu'elle ne cessera jamais de porter au monde et à ses contemporains.

**Frédérique Versaen**

**In Monographie 00+4, la Médiatine, Bruxelles, novembre 2004**

---

<sup>3</sup> *Stijl*, rue Antoine-Dansaert, 74, 1000 Bruxelles.

*Le Petit Chaperon Rouge / Roodkapje*, galerie Archétype, du 29 janvier au 13 mars 2004.

<sup>5</sup> *100 artistes* : une exposition organisée par le centre culturel de Woluwé à l'occasion des 100 ans de la Ligue des droits de l'homme.